

CAPOEIRA ET NATIONALISME (1890-1937)

Benoit Gaudin*

Peut-être davantage que le candomblé et les autres formes religieuses d'inspiration africaine, la capoeira nous apparaît aujourd'hui comme une émanation de la seule culture noire brésilienne, comme une tradition qui aurait traversé les siècles en restant pure et intacte, résistant à toute forme de « dénaturation ». La réalité est plus complexe et si le monde de la capoeira est pétri de croyances, notamment celle d'une mandinga populaire et de couleur, il oublie souvent que ses concepts actuels se sont forgés en opposition à des formes d'appropriation concurrentes d'origine bourgeoise.

Certes, l'histoire de la capoeira est d'abord et avant tout une histoire de persécution: poursuites policières, arrestations, emprisonnements, châtiments corporels (coups de fouets par dizaines et parfois par centaines), souvent accompagnés de condamnations aux travaux forcés voire au bannissement. Pendant longtemps, cette persécution ne se fonda sur aucun texte de loi; elle relevait de la gestion "coutumière" de l'ordre public en terre esclavagiste. Puis en 1890, un texte de loi vint officialiser cet état de fait et pendant de longues décennies, la capoeira fut formellement interdite par le Code Pénal brésilien. Cette partie de l'histoire de la capoeira est assez bien connue.

Mais ce que l'on sait un peu moins, c'est qu'en même temps que les pouvoirs publics œuvraient à la disparition de la capoeira hors

* *Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines – Université de Versailles Saint Quentin en Yvelines.*

des rues des villes du Brésil, les élites économiques, politiques, sociales et culturelles commençaient à se l'approprier.

Les élites sociales dans la capoeira

Entre la fin du XIX^{ième} siècle et les années 1920, des représentants de ces catégories sociales occupent dans la capoeira une place notable à différents niveaux: des écrivains s'emparent du thème de l'origine de la capoeira pour en forger une version conforme à leurs aspirations; de nombreux membres de la jeunesse dorée, pétris de valeurs européennes, s'initient à la pratique de la capoeira au moment même où ils importent les tout nouveaux sports anglais. Et certains militaires, souvent officiers, soucieux d'éducation physique, voient en la capoeira le support pédagogique idéal de leurs projets nationalistes.

Il s'agit là de la première génération de pratiquants ou d'"idéologues" de la capoeira issus de l'élite socio-politique; d'autres suivront, tout au long du XX^{ième} siècle. D'abord, dès les années 1930, des "folkloristes", mandatés par le régime populiste de Gétulio Vargas, participeront de façon déterminante à la hiérarchisation (toujours en vigueur) des différentes versions de capoeira, notamment en imposant et en diffusant leurs conceptions de l'authenticité et de la pureté culturelle. Viendront ensuite des artistes de stature internationale, tels Jorge Amado ou Carybé.¹ Mais aussi des pédagogues, des "institutionnels" qui chercheront à plusieurs reprises, et aujourd'hui encore, à encadrer la capoeira dans une structure, qu'elle soit sportive ou éducative.

Ainsi les élites sociales brésiliennes ne se sont-elles pas contentées de réprimer et de combattre la capoeira: elles se sont aussi, et depuis longtemps, immiscées directement dans le cours de son histoire et y ont laissé leur marque à plus d'un titre, même si c'est l'impression contraire qui prévaut aujourd'hui.

La création des premières *academias*

Les jeunes gens de la haute société brésilienne ont commencé à pratiquer des sports dès la seconde moitié du XIX^{ième}. Le climat

¹ VASSALLO Simone Pondé, *Ethnicité, tradition et pouvoir: le jeu de la capoeira à Rio de Janeiro et à Paris*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris: EHESS, 2001.

scientiste et positiviste de l'époque les avait déjà rendus sensibles aux discours médicaux et hygiénistes, et donc à la nécessité de pratiquer des exercices physiques. Quand la toute nouvelle culture des élites anglaises, avec ses *sports* pratiqués dans des *clubs* arriva dans le sillage de la domination commerciale, financière et militaire de l'empire britannique, la bonne société brésilienne, traditionnellement très en phase avec les préoccupations culturelles européennes, adhéra avec enthousiasme à la nouvelle mode. Pour les fils de l'aristocratie locale, la pratique du sport devenait partie prenante d'un processus éducatif qui les préparait à l'exercice de la domination économique et politique. Le turf apparaît dans les années 1850, puis le cricket et l'aviron, dont les clubs deviendront plus tard les grands noms du football brésilien. Ce dernier sport, comme le basket-ball, n'arrive qu'en 1894 et, bien avant cette date, on voyait déjà des *moços grã-finos* (jeunes gens distingués)² s'initier à la pratique de la capoeira. Parmi eux, citons les plus célèbres: le fils de l'ambassadeur à Londres; le fils d'un propriétaire de journaux (Vicomte de Matosinhos), l'écrivain Coelho Neto, le poète portugais Plácido de Abreu (étranger donc³, mais aussi auteur d'un recueil d'argot de la capoeira de l'époque⁴); un futur ministre (le baron de Rio Branco) et même le futur maréchal et président de la République, Floriano Peixoto, sans oublier le chef de la police de la capitale, responsable de la campagne de répression des années 1890, le tristement célèbre Sampaio Ferraz. Tous capoeiristes.

Au delà du lien qui unit historiquement (dans le monde entier) cette catégorie sociale à la naissance et au développement des sports modernes, le contexte politique brésilien explique également la force des liens entre la capoeira et l'élite socio-politique de l'Empire: les

² Selon les termes de Inezil Penna MARINHO (Subsídios para o estudo da metodologia do treinamento da capoeiragem, Rio de Janeiro : Imprensa Nacional, 1945). Luiz Sergio DIAS relate aussi que dans la capoeira de cette époque, « au côté des "va-nu-pieds" (pés-rapados), on trouvait ces "beaux gosses" (garotos bonitos) » (DIAS Luiz Sergio, Quem tem medo de capoeira? Rio de Janeiro 1890-1904, Rio de Janeiro : Secretaria Municipal da Cultura, 2001, p.128)

³ Les étrangers étaient suffisamment nombreux dans la capoeira pour justifier l'insertion d'un article spécifique à leur égard dans la loi de prohibition de 1890. Un article du code civil prévoit ainsi « se for estrangeiro... ». cf. SILVA Gladson de Oliveira, Capoeira, do engenho à universidade, São Paulo : ed. CEPEUSP, 1995., p.17

⁴ cf. <http://www.capoeiradoBrasil.com.br/dicionario.htm>

dernières décennies de la monarchie brésilienne se caractérisent par une véritable collusion économique-politique avec le milieu capoeiriste. Le pouvoir se servait des bandes armées de capoeiristes (les *maltas*) pour effectuer des coups de force contre leurs opposants -milieux intellectuels et/ou républicains- ou pour “encadrer” les bureaux de vote, à une époque où le scrutin n’était pas secret et où les bureaux de vote contrôlaient à la fois la présence, l’identité et... le choix des votants.⁵ Les *maltas* de capoeiras étaient aussi convoquées pour pacifier ou enflammer tel ou tel quartier ou meeting politique. En retour, ces “mauvais garçons” recevaient protection et prestige.

Cette collusion était telle qu’elle donna naissance à diverses rumeurs: la première concerne un mystérieux *Corpo de Secretas*, corps de police clandestine composée de capoeiristes recrutés en prison pour effectuer des tâches de renseignement et autres basses besognes en échange d’un retour à la liberté.⁶ Une autre rumeur persistante fait référence à l’existence d’une *Guarda Negra*, au service de l’Empire.⁷ Soares précise même: *Guarda Negra Redentora* (Rédemptrice): anti-républicaine.⁸ Cette *Flor da Gente* (“crème de la crème”) aurait été créée par le pouvoir monarchique, entre l’abolition (mai 1888) et la république (nov. 1889) et se serait disséminée à travers le pays, agissant en « bras armé clandestin qui sème la terreur auprès de ses adversaires ». Comment s’étonner alors que l’une des premières mesures de la République qui succéda à l’Empire fut de rendre criminelle la pratique de la capoeira et d’entreprendre une véritable chasse aux sorcières dans ses rangs ?

A Rio de Janeiro, la répression fut telle que l’on parla d’éradication. D’innombrables capoeiristes furent arrêtés, certains furent bannis (notamment sur l’île de Fernando de Noronha) et d’autres échappèrent à la persécution en s’engageant dans les forcées armées, en particulier dans la Marine qui, depuis le milieu du XIX^{ème}, avait permis à nombre d’entre eux de refaire leur vie en... prenant le large.

⁵ DIAS, op. cit. p.168.

⁶ VASSALLO, op.cit.

⁷ DIAS, op. cit. p.137

⁸ SOARES Carlos Eugênio Libano. A negregada instituição. Os capoeiras no Rio de Janeiro. Rio de Janeiro: Coleção Biblioteca Carioca, 1994, p. 233.

Malgré la dureté des conditions de vie et la persistance des châtements corporels, ils y jouissaient d'une relative liberté ; ils y rencontraient aussi des marins du monde entier, ainsi que leurs diverses techniques de combat (boxe, savate, jiu-jitsu, etc.).⁹

Tous les capoeiristes ne furent pas atteints par la vague d'arrestations : les rejetons de bonnes familles furent, bien sûr, épargnés, de même que ceux qui appartenaient au camp républicain et abolitionniste, nouvellement installé aux commandes de l'état. Ces rescapés de la campagne de prohibition se retrouvent, quelques années plus tard, à l'origine de la réapparition de la capoeira sur la scène publique, avec la création des toutes premières *academias*.

“Académie” est un terme qui n'apparaît dans l'histoire de la capoeira qu'à partir des années 1910: il n'en existe pas trace auparavant. Mais il s'impose rapidement comme le seul vocable pour désigner les écoles de capoeira, le prestige qu'il renvoie à celui qui la dirige en étant sûrement la raison. Pourquoi “académie” et non pas “école”, à l'instar des fameuses *escolas de samba* qui se créent à la même époque? C'est du côté des apprenants que vient la réponse: la samba est pratiquée par des “petites gens”, alors que les hommes qui fréquentent les *academias* de capoeira appartiennent à un milieu social qui, non seulement possède des références littéraires (ils connaissent l'Antiquité grecque), mais cultive aussi un goût pour l'emphase et la valorisation des ses activités; on apprend donc la capoeira dans une “académie” sous la direction d'un “maître”, dont on attend qu'il distille un “art”, tout comme on apprend l'équitation auprès de “maîtres écuyers”, l'escrime auprès de “maîtres d'armes” et, plus tard, les arts martiaux auprès d'autres “maîtres”...

On a mal mesuré l'ampleur du changement que constitue l'entrée de ces catégories sociales dans le monde des pratiquants de la capoeira: il s'agit d'une véritable rupture historique. Si le profil sociologique des capoeiristes s'était peu à peu élargi au cours du XIX^{ème} siècle, intégrant aux esclaves les noirs libres, les métis puis les immigrants

⁹ Ce type de contact est attesté dès les années 1850. cf. SOARES Carlos Eugênio Líbano, *A capoeira escrava e outras tradições rebeldes no Rio de Janeiro (1808-1850)*, Campinas SP (Brésil): Editora da UNICAMP/Centro de Pesquisa em Historia Social da Cultura, 2001.

blancs, il persistait dans “le milieu” une homogénéité sociale, celles des quartiers pauvres et mal famés, du labeur physique et de la débrouille. Avec l’entrée des fils de bonne famille, la capoeira ne se transmet plus alors entre pairs, mais entre individus d’univers sociaux distincts. L’homogénéité sociale entre apprenants et enseignants disparaît: ce n’est plus un aîné, un complice, un voisin, bref un pair, qui enseigne à un membre de sa communauté, mais un individu qui se fait employer et rémunérer pour un service professionnel par un individu d’une autre catégorie sociale. On passe de *Gemeinschaft* à *Gesellschaft*, du communautaire au sociétal. Un écart, une distance se crée ainsi entre l’apprenant et l’enseignant, qui se voit alors assigné une position d’altérité, de représentant d’une autre sphère sociale. Cette relation d’altérité ne fera d’ailleurs que croître au cours du XX^{ème} siècle, devenant maximale au moment de l’exportation de la capoeira dans le monde entier.

Comme souvent dans l’histoire des activités physiques et sportives, l’initiative de cette rupture historique ne revient pas aux capoeiristes “du petit peuple”, mais bien aux classes aisées. C’est leur tout nouveau goût pour les activités physiques (les *sports* anglais) qui les a incités à envisager la capoeira comme une activité qui s’apprend et s’enseigne comme tous les autres sports, c’est à dire dans le cadre d’une institution (ici l’*academia*), sous la direction d’un enseignant professionnel.

Officiellement, en ce début du XX^{ème} siècle, la capoeira était toujours hors la loi. Les premières *academias* s’organisèrent donc dans la clandestinité ou la semi-officialité; elles datent des années 1910, que ce soit à Salvador¹⁰ ou à Rio de Janeiro, où une école fonctionnait à Ipanema, le tout nouveau quartier à la mode qui prolongeait alors la ville le long des plages du littoral sud-est. Cette école était animée par Maître Sinhozinho (de son vrai nom Agenor Moreiro Sampaio)¹¹ qui l’avait équipée d’appareils « inventés pour l’entraînement de ses élèves ». ¹² Sinhozinho n’était pas le seul à tenir une salle puisque, parmi les instructeurs qui entraînaient déjà la jeunesse dorée dans les années

¹⁰ REIS Leticia Vidor de Souza, *O mundo de pernas para o ar: a capoeira no Brasil*, São Paulo : Publisher Brasil, 2000, p.79

¹¹ LOPES André Luiz Lacé. *A capoeiragem no Rio de Janeiro, primeiro ensaio: Sinhozinho e Rudolf Hermann*. Rio de Janeiro: Editora Europa, 2002.

¹² MARINHO, op. cit., p.30.

1880-1890 et qui s'étaient reconvertis en "maîtres" d'*academia*, on comptait un certain Maître Zuma, de son vrai nom Anibal Burlamaqui.

Ainsi ce début de XX^{ème} siècle représente-t-il un changement majeur dans l'histoire de la capoeira. Outre la répression sévère pour la chasser des rues de la capitale, cette époque voit l'entrée de la capoeira dans le monde des activités de service marchand, des éducations corporelles commercialisées. Elle quitte la rue et s'installe entre quatre murs, dans le cadre d'institutions d'enseignement privées. Il s'agit donc ici d'une institutionnalisation de la pratique. Et, pour la première fois, des capoeiristes commencent à être rémunérés exclusivement pour enseigner leur discipline, marquant ainsi l'apparition d'un embryon de corps de professionnels de l'enseignement. Pour compléter cette mutation, l'utilisation d'appareils par Sinhozinho peut être interprétée comme une velléité de rationalisation de l'apprentissage.

A public nouveau, nouvelles gestuelles. De toute évidence, les clients des *academias* ne poursuivent pas les mêmes objectifs que les mauvais garçons des bas quartiers. Leur approche de la capoeira diffère donc. Peu à peu, des modifications techniques apparaissent. Une première tendance est celle de l'euphémisation de la violence, qui commence par l'opprobre jetée sur l'utilisation du couteau (la *navalha*)¹³ et qui conduira *in fine* à ne plus porter aucun coup. Cette tendance a des conséquences réelles sur les techniques gestuelles, même si elles prendront plusieurs décennies à se réaliser. En premier lieu, la fluidité des enchaînements s'accroît, car elle est libérée des interruptions causées par les impacts. Mais surtout, le combat s'affranchit peu à peu de l'impératif d'efficacité: au côté des entraînements "utilitaires" (combatifs), on voit se développer des entraînements de *jogo* (jeu), dans lesquels il n'est plus nécessaire de terrasser l'adversaire.¹⁴ L'enjeu d'efficacité devenant moins impérieux, les "combattants" peuvent y adjoindre d'autres objectifs, plus symboliques, tels que l'esthétique, l'élégance et la recherche du "geste parfait", autant d'objectifs auxquels les clients des *academias*, c'est à dire les catégories sociales élevées, attachent la plus haute importance.¹⁵

¹³ La *navalha* est telle un rasoir de barbier, une lame qui se replie sur la poignée.

¹⁴ Cette dualité sera particulièrement présente chez Bimba. Cf. ALMEIDA Bira, *Capoeira : a Brazilian Art Form*, Berkeley : North Atlantic Books, 1986.

¹⁵ BOURDIEU Pierre, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris : Minuit, 1979.

Concrètement, cette évolution se traduit par une valorisation croissante des coups de pieds hauts, gestes élégants s'il en est, mais de faible efficacité combative comparés aux coups portés avec la tête (*cabeçada* – bélier), ou mieux avec la main, surtout quand celle-ci est armée d'un couteau (*navalha*). D'ailleurs, ces derniers gestes (*cabeçada* et *navalhada*), qui étaient pourtant très fréquents au XIX^{ème} siècle, au point d'être considérés comme les véritables symboles de la capoeira, s'éclipseront rapidement au XX^{ème} siècle.¹⁶

L'écriture des origines

La capoeira a été formellement interdite en 1890. Pourtant, dès 1893, l'écrivain Alexandre José de Melo Moraes Filho prenait position contre cette interdiction et plaidait en faveur de la reconnaissance et de la réhabilitation de la capoeira: dans son ouvrage sur les *Fêtes et traditions populaires*, il consacre un chapitre entier à cette pratique qu'il considère déjà comme "notre lutte nationale".¹⁷ En 1906, un certain L.C., qui gardait l'anonymat¹⁸ en raison de la campagne de répression, publiait un article intitulé *A Capoeira* (La capoeira) dans *Kosmos*, revue culturelle de l'avant-garde intellectuelle de la capitale.¹⁹ L'année suivante, un autre anonyme, un mystérieux O.D.C., dont on sait tout de même qu'il était officier de l'Armée de Terre, publia un *Guide du Capoeira ou Gymnastique Brésilienne* qui constitue à la fois le premier ouvrage exclusivement consacré à la capoeira, et le premier manuel pédagogique d'initiation à la pratique.²⁰

Notre premier anonyme, le mystérieux L.C., place son propos dans le débat sur la confrontation des nations:

Parmi les cinq grandes luttes populaires, la savate française, le jiu-jitsu japonais, la boxe anglaise, le bâton portugais et notre capoeira, toutes craintes pour leurs acrobaties intuitives,

¹⁶ La cabeçada est encore parfois enseignée aujourd'hui, mais elle est rarement utilisée dans les rodas. L'usage de la navalha a complètement disparu des gestes de la capoeira. Elle figure toutefois sur les armoiries de certaines academias.

¹⁷ MORAES FILHO Mello, *Capoeiragem e capoeiras célebres, in Festas e tradicoes populares, Sao Paulo*: Edusp/Itatiaia, 1893 / 1979.

¹⁸ D'après Matthias ASSUNÇÃO, il s'agirait en fait de Lima Campos. ASSUNÇÃO Matthias Röhrig, *Capoeira – The history of an afro-brazilian martial art*, New York – Londres: ed. Routledge, 2005, p. 15.

¹⁹ L.C., *A Capoeira*, Kosmos, III 3, Rio de Janeiro, mars 1906.

²⁰ O.D.C., *Guia da Capoeira ou Gymnastica Brasileira*, Rio de Janeiro: Livraria Nacional, 1907.

la souplesse, l'agilité [...] et les coups adroits, la dernière, encore méconnue en dehors du Brésil, même en Amérique, est sans doute la meilleure et la plus terrible en tant que ressource individuelle de défense certaine ou d'attaque impunie.²¹

Cette comparaison fait apparaître le potentiel de représentation symbolique que possèdent ces formes de combat. Pour Eric Hobsbawm, le sport favorise, en cette fin de XIX^e siècle, la célébration des Etats nationaux en formation, en constituant un « moyen d'identification nationale et de communauté artificielle ». D'après lui, « l'ascension du sport a permis de nouvelles expressions de nationalisme à travers le choix ou l'invention de sports nationalement spécifiques ».²² C'est précisément dans cet esprit que nos trois auteurs prennent la plume pour défendre la capoeira.

Mello Moraes Filho, à l'instar de L.C., compare la capoeira aux autres modalités de combat individuel. Pour lui, « ces luttes, ces aptitudes, qui varient d'un peuple à l'autre [...], concourent à la réunion d'un trait supplémentaire de la physionomie nationale »²³. Conformément à une opinion très répandue à son époque, il soutient l'idée qu'une nation est porteuse d'une "essence", d'une "âme" qui la singularise des autres nations. Selon cette vulgate, le "génie" de chaque peuple s'exprime et se déploie à travers son "folklore". Et parmi les activités "traditionnelles" de chacun de ces peuples, les luttes, boxes et autres activités de combat symbolisent les aptitudes au combat des hommes de ces nations. C'est donc assez logiquement que cette époque de montée des nationalismes, marquée par une forte compétition économique et militaire, voit se dérouler des compétitions et des confrontations plus symboliques, dans la sphère sportive, entre des pratiques de combat différentes. Des combats singuliers sont ainsi organisés pour confronter, en Europe, la savate à la boxe anglaise ou la lutte au jiu-jitsu²⁴ et, au Brésil, la capoeira au jiu-jitsu. Cette dernière confrontation eut lieu en 1909 à Rio de Janeiro, à

²¹ Les traductions sont de l'auteur de cet article.

²² HOBBSAWM Eric & RANGER Terence (dir.). *The invention of tradition*. Cambridge University Press, 1992.

²³ MORAES FILHO, op. cit., p. 432.

²⁴ A Courbevoie, en 1905, victoire presque instantanée d'un frêle adepte des Japonais sur le brave lutteur Dubois. VIGARELLO Georges, *Une histoire culturelle des sports – Techniques d'hier et d'aujourd'hui*, Paris: Robert Laffont, 1988.

l'initiative d'étudiants cariocas; le capoeiriste Ciriaco Francisco da Silva, dit Macaco Velho (Vieux Singe), porteur de café de son état, gagna le combat en terrassant d'un *rabo de arraia* le Japonais Sado Mikado (ou Sada Miako) après l'avoir aveuglé d'un épais crachat alors que celui-ci saluait son adversaire.²⁵ La ruse et la roublardise de Ciriaco furent alors unanimement saluées comme des manières de combattre typiquement brésiliennes.

Dans ce contexte où une pratique de combat représente une nation, la présence d'étrangers au sein de la capoeira, qu'ils soient Africains, Portugais ou autres, n'est ni revendiquée, ni souhaitée, ni même assumée. Pour des auteurs comme L.C et Mello Moraes, seul le Brésilien est habilité à être le véritable et légitime représentant de la capoeira. Ce raisonnement est logique, mais il implique pour ces auteurs de résoudre un problème de taille: définir ce qu'est le Brésilien. La réponse qu'ils proposent, qui identifie le Brésilien au Métis, est extrêmement novatrice dans le contexte de l'époque (1893-1907), où le concept de métissage est encore synonyme de dégénérescence et d'infériorité. Cette démarche est même révolutionnaire, car elle va renverser la charge sémantique du concept, le faisant passer du négatif au positif, du dévalorisant au valorisant.²⁶ Une telle démarche n'est possible qu'en raison du statut social élevé de ses défenseurs et du but hautement patriotique qu'elle défend.

La promotion de la capoeira au rang de symbole national requiert donc sa définition en termes de métissage, ce qui implique que les trois populations qui ont forgé la nation brésilienne aient participé à son élaboration. L.C. nous propose une description, un récit des origines qui met en scène les participations respectives des Blancs, des Noirs et des Indiens, et dont la synthèse idéale est le Métis:

C'est l'esprit inventif du Métis qui l'a créée, parce que la capoeira n'est ni portugaise, ni noire, elle est mulâtre, métisse, *cafuzo* et *mameluca*²⁷, c'est-à-dire, elle est croisée: elle est métisse, le Métis lui ayant annexé, par des principes ataviques

²⁵ DIAS, op. cit., p.148

²⁶ Nos trois idéologues de la capoeira "lutte nationale" devançant sur ce point de plusieurs années Alberto TORRES, jusqu'ici considéré comme le précurseur du nationalisme brésilien.

²⁷ Le *cafuzo* est le métis né de l'union entre Noir(e) et Indien(ne) et le *mameluco* de celui entre Indien(ne) et Blanc(he).

et avec une adaptation intelligente, le rasoir du *fadista*²⁸ des quartiers maures de Lisbonne, quelques mouvements rythmés et simiesques de l'Africain et, surtout, l'agilité, la légèreté féline et admirable de l'Indien dans les sauts rapides, légers et imprévus d'un côté et de l'autre, vers l'avant et l'arrière, comme un tigre royal, en faisant toujours face à l'ennemi ». ²⁹

Avec un tel mythe fondateur, dans laquelle on note tout de même que l'Indien et l'Africain restent cantonnés dans l'animalité, la capoeira se trouve parée de tous les atours du symbole national de la nation brésilienne, tout comme la savate représente alors les Français, la boxe les Anglais ou le jiu-jitsu les Japonais. Mais la logique nationaliste entraîne notre auteur un peu plus loin, lui faisant imaginer une origine éminemment prestigieuse: pour L.C., la capoeira serait née de la lutte d'indépendance, du combat de libération menée par les Brésiliens contre le colonisateur portugais. Il s'agirait donc d'une lutte à la fois nationaliste et indépendantiste:

Pourquoi, quand et comment est née la capoeira? Probablement, dans la transition du royaume portugais vers l'Empire libre, du besoin qu'avait l'indépendant [le Brésilien], le faible au niveau physique, de se défendre ou d'agresser l'ex-colonisateur [le Portugais], robuste, dans les conflits de nationalité, alors fréquents.

Ici, aucune africanité n'est revendiquée. Bien au contraire, c'est le Brésilien, et donc le Métis, qui aurait créé la capoeira. Une telle conception des origines pose tout de même un problème: parvenir à démontrer que les trois composantes de la nation brésilienne (Noirs, Blancs et Indiens) ont effectivement contribué dans la capoeira alors que, de toute évidence, la contribution africaine écrase celle des deux autres groupes. C'est donc sur les apports européens et amérindiens que L.C., tout comme Mello Morais, ont concentré leurs efforts.

Côté amérindien, on ne trouva pas grand chose, et même rien, si ce n'est la « légèreté féline » mentionnée ci-dessus. On se tourna donc vers l'étymologie: José de Alencar, éminent indigéniste, avait fait œuvre de pionnier en proposant, dès 1865, les termes tupi de caa-

²⁸ Fadista : du fado lisboète.

²⁹ L. C., op. cit., 1906.

apuam-era, traduits par « île où l'herbe a été coupée » comme origine probable du terme capoeira. En 1879, une autre proposition d'étymologie tupi était formulée: co-puera, qui signifie roça velha (champ épuisé). Depuis lors, ces versions d'une origine tupi sont les seules à se concurrencer. Malgré le peu de lien explicite avec la lutte dansée, ces explications paraissent satisfaire la communauté capoeiriste: les "idéologues" y trouvent la contribution amérindienne nécessaire à leur conception de la capoeira métisse; et les capoeiristes de base apprécient un registre sémantique différent du sens premier du terme, qui fait référence au chapon (capoeira: cage ou panier à chapons -capão), terme peu valorisant s'il en est pour de fiers lutteurs puisqu'il évoque un poulet castré.

Pour la participation européenne au mythe fondateur de la capoeira, L.C. et Mello Moraes recherchent une contribution plus prestigieuse que le couteau (navalha), introduit par les immigrants portugais du XIX^{ème}. Privilégiant l'hypothèse d'un apport d'ordre spirituel, ils nous décrivent les premiers capoeiristes comme étant motivés par de hautes valeurs chevaleresques et par un code d'honneur d'inspiration médiévale. Selon eux, les premiers capoeiristes se battaient pour l'honneur, l'honneur de leur pays ou celui de personnes victimes d'injustice. Moraes évoque ainsi une capoeira peuplée de « chefs valeureux » s'élançant sur leurs adversaires au cours d'« assauts ». On retrouve ici, dans l'esprit si ce n'est dans la lettre, des arguments liés à la « chevalerie moderne » que Pierre de Coubertin avaient forgés pour défendre et promouvoir les sports anglais et l'olympisme moderne. Ce discours d'inspiration médiévale appliqué à la capoeira est également employé par Manuel Querino pour décrire les défis "inspirés de l'époque de Charlemagne" que se lançaient à Salvador des capoeiristes "amateurs" (autre concept coubertinien).³⁰

Code moral médiéval, participation à la lutte d'indépendance, origine métisse, étymologie tupi: on peut sourire de ce qui nous apparaît aujourd'hui comme des élucubrations d'un autre siècle. D'autant plus que ces histoires sont pratiquement toutes tombées dans l'oubli. Pourtant, paradoxalement, l'influence de ces premiers écrivains et pratiquants de la capoeira est bien réelle: certaines de leurs innovations ont résisté au

³⁰ QUERINO, Manuel. *A Bahia de outrora*. Salvador: Livraria Progresso Editora, 1955 [1916].

passage du temps et font même parfois autorité aujourd'hui, tels l'étymologie tupi du terme capoeira. Les termes d'académie et de maître datent également de cette époque, tout comme le suffixe « -iste » du terme capoeiriste qui remplace capoeira pour désigner le pratiquant, à la manière des autres pratiquants sportifs (cycliste, épéiste, perchiste, etc.).³¹

Dans les décennies suivantes, 1910 et 1920, le projet nationaliste fondé sur l'idéologie du métissage va triompher dans le pays et influencer une très large partie de la vie culturelle et sociale brésilienne. Les exemples du football, du carnaval et de la samba deviennent même emblématiques : en quelques décennies, ils ont assimilé des éléments provenant de groupes sociaux et ethniques variés, ce qui les a transformés en symboles du métissage culturel.³² La capoeira, elle, a raté le coche de la culture nationale métisse, malgré un travail de présentation des origines particulièrement conforme au dogme de l'époque. Ce rendez-vous manqué s'explique par le fossé qui séparait alors les trois écrivains cités du reste de la communauté de la capoeira, persécutée par une vague de répression opiniâtre. Un minimum de coopération aurait été nécessaire pour que ce projet voie le jour, or même les plus hauts placés parmi les pratiquants étaient contraints à la semi-clandestinité et à l'anonymat.

Des projets de capoeira sportive et nationale

Dans les années 1920, deux autres capoeiristes rédigent chacun un texte sur la capoeira, suivis en 1945 par un troisième auteur, qui malgré le décalage temporel, se situe dans le même type de projet : un projet national. Le premier, Henrique Maximiano Coelho Neto, écrivain qui s'initiait déjà à la pratique sous L'Empire (cf. supra) publia en 1928 un article intitulé Notre jeu.³³ Également en 1928, un ouvrage parut et il est attribué à Anibal

³¹ Les vocables *capoeira* et *capoeirista* coexistent quelques temps pour désigner l'individu. Fonctionnant de paire avec ces termes, les mots qui désignent la pratique sont soit *capoeiragem* soit *capoeira*. On lit ainsi aussi bien que "le *capoeirista* joue à la *capoeira*" que "le *capoeira* joue à la *capoeiragem*". Pour le lecteur français, nous ne retenons ici qu'un seul terme par catégorie : nous utilisons *capoeira* pour désigner la pratique et *capoeirista* pour le pratiquant, quel qu'il soit.

³² ORITZ, Renato. *Cultura brasileira e identidade nacional*, São Paulo: Ed. Brasiliense, 1985.

³³ Peu avant 1928, Coelho Neto avait déjà publié un article à Porto Alegre, dont le titre était *Cultivemos o jogo de capoeira e tenhamos asco pelo do box* (Cultivons le jeu de la capoeira et rejetons celui de la boxe). REIS, op. cit., p. 76.

Burlamaqui, le maître Zuma des premiers cours dispensés à Rio (cf. supra). Son titre est éloquent: Gymnastique Nationale (Capoeira) mise en méthode et en règles.³⁴ Enfin, en 1945, dans le même esprit, Inezil Penna Marinho, universitaire initié à la capoeira et enseignant d'éducation physique à la toute nouvelle Escola Nacional de Educação Física e Esportes, écrivit un ouvrage nommé Subsides pour l'étude de la méthodologie de l'entraînement de la capoeira.³⁵ Marinho fait partie de ces cadres qui sont à l'origine de l'implantation d'une éducation physique au Brésil,³⁶ envisagée dans une optique militariste et disciplinante.

Ces trois auteurs partagent une ambition commune pour la capoeira, qu'ils évoquent comme étant la "gymnastique brésilienne": il s'agit d'un projet de type éducatif et institutionnel, qu'il faudrait appliquer selon Coelho Neto, "dans les collèges, casernes et navires" et pour Marinho dans toutes les écoles d'éducation physique. Pour atteindre cet objectif national et transformer la capoeira en véritable "jeu sportif", Burlamaqui va beaucoup plus loin en suggérant d'adopter les règles et structures de la boxe: ring, arbitre, rounds, comptage de points et même bottines à semelles en caoutchouc!

Coelho Neto et Marinho avaient sûrement conscience du décalage qui existait entre leurs projets et la réalité de leur époque. Il semble que pour le réduire, ils aient perçu l'importance de trouver des racines historiques à leurs projets car tous deux accordent une place importante à l'évocation des origines de la capoeira. Coelho Neto reprend le discours de Mello Moraes et évoque une mythique époque dorée de la capoeira, décrivant la conduite morale des "as du passé", "éminents dans la politique, l'enseignement, l'Armée de Terre, la Marine", ainsi que les "grands chefs de *malta*" qui ne méprisaient pas

³⁴ BURLAMAQUI, *Anibal (Mestre Zuma), Ginastica Nacional (Capoeiragem) Metodizada e Reegrada*, Rio de Janeiro, 1907. Cité par SILVA, Valdemar de Lima, *Defesa pessoal: método eclético*, Rio de Janeiro: Briguiet, 1951.

³⁵ MARINHO, op. cit.

³⁶ La première école d'éducation physique du pays, l'Escola de Educação Física da Força Pública de São Paulo (Ecole d'Education Physique de la Force Publique de São Paulo) fut fondée en 1910 avec le concours d'une Mission Française comportant des militaires formés à Joinville. Sur le modèle de cette première école, l'Armée de Terre invita également une mission française en 1922 et fonda en 1929 son *Escola de Educação Física do Exército* (Ecole d'Education Physique de l'Armée de Terre) à Rio de Janeiro.

le travail, contrairement aux mauvais garçons (*malandros*) qui “abusent”, encore à son époque, de la capoeira. Reprenant un autre argument de Mello Moraes, Coelho Neto regrette que la capoeira ait été “dénaturée” (*descaracterizada*) par l’intrusion de l’immigration lusitanienne, qui fit perdre sa noblesse au combat en y introduisant le couteau (la *navalha*). Débarrassé de ces travers, “notre sport mésestimé”, “agile et élégant” constituerait pour Coelho Neto une “excellente gymnastique” en même temps qu’un “moyen de défense individuel supérieur” aux autres techniques de combat connues à l’époque (boxe, savate, jiu-jitsu, etc.).

Selon Inezil Marinho, qui reprend lui aussi ses prédécesseurs, l’origine de la capoeira se situe dans le folklore national et, en conséquence, c’est le Métis, symbole du national, qui est le plus doué pour la capoeira, étant « plus intelligent que le Nègre et plus adroit que le Blanc». ³⁷ En vue d’une harmonisation nationale, Marinho rédige une véritable méthode de pédagogie de capoeira, comprenant une progression pédagogique, des objectifs (physiques, techniques et tactiques) et une taxinomie des mouvements et des coups. Inezil Marinho et Coelho Neto inaugurent ici une longue tradition dans l’historiographie de la capoeira: la canonisation des écrits antérieurs, repris tels quels, sans analyse critique, les considérant comme porteurs de vérité, du simple fait de leur antériorité.

Institutionnalisation, codification, réglementation: les projets de ces trois auteurs accentuent la transformation de la capoeira dans le sens d’une sportivisation. ³⁸ Mais, dans le même temps, ils lui font perdre toute référence à la danse et à la musique. Le projet de *ginástica brasileira* resta pratiquement lettre morte, sauf dans les quartiers chics de Rio de Janeiro, où une capoeira sportivisée, sans musique, se développa à partir de l’*academia de Sinhozinho*. ³⁹

L’échec des projets nationalistes tient d’abord au fait qu’ils supposaient l’existence (ou la formation) d’un vaste corps enseignant, ce qui était incompatible avec la persécution, l’incarcération et la

³⁷ MARINHO, op. cit., p.19.

³⁸ cf. ELIAS Norbert, DUNNING Eric, Sport et civilisation: la violence maîtrisée, Paris: Fayard, 1986.

³⁹ LOPES (2002) relate que des academias fonctionnaient dans le Rio des années 1930.

déportation des capoeiristes du “petit peuple”. Par ailleurs, la réduction de la pratique à une simple technique de combat, une espèce de boxe tropicale, faisait fi de sa dimension esthétique et dansée, ainsi que de ses liens avec la musique et le rythme. Elle faisait table rase de l’ensemble des aspects de dissimulation (feinte, ruse, camouflage) noyés et détournés sous l’étiquette du “jeu”. L’objectif de ces projets de reconversion de la capoeira était visiblement trop radical pour être adopté par le reste de la communauté capoeiriste.

Pourtant, si ces projets de capoeira *ginástica brasileira* figurent aujourd’hui au chapitre des bizarreries de l’histoire, ils n’en constituent pas moins une étape incontournable dans l’histoire de la pratique. Car c’est en réaction contre ce type de projet national/nationaliste s’appuyant sur une version sportivisée de la capoeira que les Bahianais réagirent dans les années 1930.

Le contexte politique de l’époque jouait pourtant en faveur d’une gymnastique nationale et nationaliste: le régime fort de Getúlio Vargas (*Estado Novo*), instauré en 1930, s’appuyait sur l’éducation physique pour mettre en place une politique largement inspirée de thématiques à la mode dans l’Europe de ces années-là: mobilisation des masses, éducation morale de la nation en vue d’améliorer la race, valorisation du travail, retour à la tradition, etc.⁴⁰ Dans cet “Etat Nouveau” de Vargas, l’éducation physique avait reçu la mission de forger la jeunesse selon les nouvelles valeurs, en réponse à des préoccupations hygiénistes et même eugénistes. Nationaliste, cette éducation physique devait s’appuyer, selon plusieurs auteurs de l’époque, sur une activité physique typiquement nationale. La capoeira, surtout dans ses versions sportivisées de “gymnastique brésilienne” aurait pu occuper ce terrain.⁴¹

Cependant, il n’en fut rien. Les projets de Coelho Neto et Burlamaqui, comme plus tard ceux de Marinho, n’étaient pas seulement coupés de la réalité des capoeiristes de base, mais aussi de façon plus

⁴⁰ LENHARO, Alcir. *A Sacralização Política*, Campinas: Unicamp/Papirus, 1986, pp. 77-78

⁴¹ Getúlio Vargas aurait déclaré en 1953 que la capoeira est “la seule contribution authentiquement brésilienne à l’éducation physique, devant être considérée notre lutte nationale”, Tribuna da Bahia, Salvador, 7/2/1974, cité par REIS Letícia Vídor de Souza. *Negros e brancos no jogo da capoeira: a reinvenção da tradição. Dissertação de Mestrado em Antropologia Social*, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, 1993, p. 66.

paradoxe, en décalage avec certaines préoccupations du régime de l'*Estado Novo*, qui conférait une importance croissante au folklore et aux "cultures populaires". En effet, sous l'*Estado Novo* de Getúlio Vargas, l'idéologie de l'"identité nationale" évolue: peu à peu, ce n'est plus le "métissage culturel", mais la "culture populaire" qui constitue l'essence de la nationalité. Le débat sur l'identité nationale, centrale pour un régime nationaliste, se pose donc en des termes nouveaux: ceux de la "pureté" culturelle et de l'"authenticité". Des intellectuels d'Etat,⁴² regroupés sous le terme de folkloristes⁴³, sont alors chargés de cataloguer les "traditions populaires", c'est à dire les pratiques culturelles qui semblent exotiques à l'intelligentsia: des pratiques rurales, communautaires voire ethniques, qui seraient situées hors du temps et hors des conflits sociaux. Ces folkloristes se donnent pour mission d'œuvrer avant que ces "traditions" ne soient contaminées par les influences, jugées néfastes, du progrès et de la modernité, auxquelles s'ajoutait le péril acculturant de l'immigration. Dans cet esprit-là, leur attention se porta vers la région Nord-Est, terre du "Brésil historique", aussi peu affectée par l'industrialisation naissante que par les vagues d'immigration récentes qui avaient tant bouleversé la démographie, mais aussi la vie culturelle et sociale des régions sud et sud-est du pays.

Partant du postulat que le degré de *pureté* d'une activité est égal à celui de sa *résistance*, les folkloristes vont s'intéresser principalement à la culture d'origine africaine, en raison de la tradition de révolte et de résistance qui marque l'histoire des Noirs au Brésil.

⁴² Grâce à des emplois au Ministère de l'Éducation et au Ministère de la Culture. Cf. GARCIA, Afrânio Jr., "Les intellectuels et la conscience nationale au Brésil", Actes de la recherche en sciences sociales, pp.20-33, n°98, juin 1993.

⁴³ Parmi lesquels Renato Almeida, Edison Carneiro, Luís da Câmara Cascudo, Artur Ramos, Waldeloir Rego... ALMEIDA Renato, "O brinquedo da capoeira". In: *Tablado folclórico*. São Paulo, Ricordi Brasileira, 1961 [1942], p. 123-136; RAMOS, Artur. *As culturas negras no Novo Mundo*. 2^e ed., São Paulo, Nacional, 1946; CASCUDO Luís da Câmara, "Capoeira", in: *Dicionário do folclore brasileiro*. 7^e ed., Belo Horizonte/Rio de Janeiro, Itatiaia, s.d. [1954]; CARNEIRO, Edison. *Negros bantus. Notas de etnografia religiosa e de folclore*. Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1937; *Dinâmica do folclore*. Rio de Janeiro, s. ed., 1950; *A sabedoria popular*. Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Cultura/ Instituto Nacional do Livro, 1957; *Folgedos tradicionais*. Rio de Janeiro, Conquista, 1974; "Capoeira". In: *Cadernos de Folclore*, n°1. Rio de Janeiro, Funarte/MEC, 1975, REGO Waldeloir, *Capoeira angola: ensaio sócio-etnográfico*, Salvador: Editora Itapuã, col. Baiana, 1968.

RÉSUMÉ

Cet article présente une dimension peu connue de l'histoire de la capoeira: durant la période qui va de la prohibition (1890) à la reconnaissance officielle d'une *academia* (1937), des représentants de l'élite sociale, culturelle et politique brésilienne s'approprient à la fois la pratique de la capoeira et l'écriture de ses origines. Leurs discours, projets et même leur gestuelles, qui portent bien sûr la marque de leur époque (nationalisme naissant, introduction des sports britanniques, etc.) influenceront le cours de l'histoire de la capoeira, même si c'est souvent l'impression contraire qui prévaut aujourd'hui.

MOTS CLÉS: Capoeira. Nationalisme. Sport. Gymnastique brésilienne.

RESUMO

Esse artigo apresenta uma dimensão pouco conhecida da história da capoeira: durante o período que corre entre a proibição (1890) e o reconhecimento oficial de uma academia (1937), alguns representantes da elite social, cultural e política do Brasil, se apropriam tanto da prática da capoeira como da descrição das suas origens. Seus discursos, projetos, e mesmo, seus gestos levam à marca da sua época (nacionalismo nascente, introdução dos esportes britânicos, etc.), mas influenciaram o curso da história da capoeira, apesar de que hoje se tem, pelo geral, a impressão contrária.

PALAVRAS-CHAVE: Capoeira. Nacionalismo. Esporte. Ginástica brasileira.

ABSTRACT

This article shows some almost unknown aspects of the *capoeira*. Between year 1890, when it was forbidden, until 1937, when it was officially accepted and a place for its practice was opened, some representatives Brazilian social, cultural and political elite, appropriated *capoeira's* practice as well as the description of its origin. Their speeches, projects, and even their physical posture characterizes that era (rising nationalism, introduction of British sports practice, etc.), influenced *capoeira's* existence, although the opposite thought widely observed in current days.

KEY-WORDS: Capoeira. Nationalism. Sport. Brazilian gymnastic.